

17125.

DOUZE
HISTOIRES

PAR
MARIE GUERRIER DE HAUPT



TOURS
ALFRED NAME ET FILS
ÉDITEURS

LE RETOUR AU PAYS

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été que les Alpes sont belles !

Depuis bientôt trois ans que François, alors âgé de dix ans, avait quitté la Savoie pour venir chercher fortune à Paris, son rêve de tous les jours avait été de revoir le pays, de porter aux vieux parents le petit trésor amassé sou à sou, à force d'économie et de privations ; de leur dire, lui aussi :

Nous sommes riches pour longtemps !

C'était un bon garçon que François, un excellent cœur, une nature franche, honnête et courageuse. Il était déjà l'aîné de cinq enfants, et quand la famille s'était augmentée d'un dernier-né, le petit Jean, François avait résolument déclaré qu'il ne voulait pas rester à la maison, comme un fainéant, une bouche inutile.

La mère avait pleuré ; le père, en poussant un gros soupir, avait reconnu que l'idée de François était bonne ; et lorsque les enfants du pays s'étaient, comme ils le faisaient chaque année, mis en route pour Paris, le brave garçon les avait accompagnés.

Le moment du départ avait été dur, il faut en convenir. Les trois petits frères, de huit, six et quatre ans, s'accrochaient au cou du voyageur et ne voulaient pas

lui permettait de s'éloigner. La grosse Jeanno, sa préférée, qui avait seulement deux ans, poussait des cris à fendre l'âme, et, tout en fourrant ses deux poings dans la bouche, trouvait moyen, — étrange phénomène causé sans doute par l'amour fraternel, — d'appeler François de toute la force de ses poumons. Quant au petit Jean, cause innocente de cette douleur, il dormait paisiblement dans un coin de la chaumière, et sa grosse petite figure rougeaudie avait un aspect de santé tout à fait réjouissant.

Combien de fois, en errant par le froid ou la pluie dans les rues de Paris, le pauvre François revit par la pensée toute cette scène navrante du jour de son départ ! Avec quelle impatience il attendait le moment où son trésor serait assez considérable pour mettre fin à l'exil qu'il s'était volontairement imposé !

Enfin un jour, en comptant l'argent amassé, le brave garçon décida que la somme était suffisante, et que les petits sous, convertis d'abord en pièces blanches, puis en pièces d'or, devaient être portés aux parents.

Ce fut un beau jour que celui-là ! François eut un instant l'idée de le célébrer en se régaland d'un bon dîner, chose qui ne lui était jamais arrivée depuis son départ du pays.

Mais presque aussitôt il fit cette réflexion, que la somme destinée à payer le régal pouvait grossir d'autant ses économies ; et il se contenta de son frugal repas habituel, qui lui parut cependant ce jour-là meilleur qu'à l'ordinaire, assaisonné qu'il était par le joyeux espoir de revoir bientôt le pays, les parents, les amis tant regrettés.

Il était devenu avare, ce pauvre François. On apprécie d'autant mieux la valeur d'une chose, qu'on a eu plus de mal à se la procurer, et notre héros savait combien d'efforts il lui en avait coûté pour amasser la somme, énorme à ses yeux, qu'il allait porter à ses parents.

L'enfant de la Savoie avait fait un peu tous les métiers, — tous les métiers honnêtes, s'entend. — D'abord petit ramoneur, il avait ensuite montré aux badauds parisiens une marmotte en vie, dont un camarade qui

retournait au pays lui avait fait cadeau. Puis il était entré au service d'un commissionnaire qui ne pouvait pas suffire à sa besogne, et, dans les instants dont son maître le laissait libre de disposer, il avait encore trouvé moyen de gagner quelques sous en jouant de la cornemuse.

C'était donc à force de persévérance et d'activité que François était devenu un petit capitaliste, et la répugnance qu'il éprouvait à dépenser inutilement l'argent et difficilement gagné était toute naturelle.

Mais, quand on a le cœur joyeux, on se régale avec un morceau de pain et un verre d'eau beaucoup mieux qu'on ne saurait le faire avec un repas succulent, lorsqu'on est assailli par les chagrins, les inquiétudes ou les remords. François dîna comme un grand seigneur, mieux peut-être que beaucoup de grands seigneurs, et le lendemain du jour mémorable où il avait pris la résolution de partir, il se mit, dès l'aube, en route pour la Savoie.

En route pour la Savoie ! Ces mots lui semblaient posséder un pouvoir magique ! Il les répétait tout bas, puis il riait et montrait ses dents blanches aux passants, qui, ne pouvant eux-mêmes s'empêcher de sourire à l'aspect de ce gentil visage rayonnant de bonheur, disaient : « Voilà un Savoyard qui n'a pas l'air d'engendrer la mélancolie. »

En route pour la Savoie ! Oh ! cette fois, je vous l'affirme, le triste souvenir du jour de son départ était complètement effacé de l'esprit de François. Il se représentait d'avance la douce surprise que son arrivée allait causer à toute la famille. Les parents auraient un peu vieilli, sans doute, il fallait bien s'y attendre ; il trouverait sur leurs bons et chers visages quelques rides de plus ; mais qu'importent les rides, du moment où la santé reste bonne ? Et les petits ! comme ils avaient dû grandir ! Et Jeanne, la favorite ? A cinq ans, ce devait être déjà presque comme une petite femme, qui aidait certainement la mère dans les soins du ménage.

Il n'était pas jusqu'à Jean, le dernier petit frère, qui ne trouvât sa place dans les riantes pensées du voyageur,

Lui aussi avait grandi, et on lui avait, à coup sûr, appris à aimer, à bénir son grand frère, parti pour lui faire la place plus large au foyer. François connaissait bien le cœur de sa mère. La brave et digne femme savait faire à chacun de ses enfants une part égale dans ses affections, et sa conscience se serait révoltée si elle n'avait pas rendu justice au dévouement de son fils aîné, qui s'était vaillamment sacrifié pour venir en aide à la famille.

Toujours fidèle à ses habitudes d'économie, le Savoyard, qui faisait, bien entendu, la route à pied, avait résolu de subvenir aux frais du voyage en jouant de la musette, afin de conserver son trésor intact, et même de le grossir encore quelque peu s'il était possible.

Jamais François n'avait joué avec plus d'entrain. Dès qu'il traversait un village en faisant entendre son instrument, tous les marmots lui faisaient cortège en sautant et en dansant, et les ménagères, enchantées du plaisir que le musicien avait procuré à leurs petits, ne manquaient guère, en récompense, d'offrir à celui-ci un gîte pour la nuit et un bon souper.

Donc, au commencement, tout alla le mieux du monde; mais, — pourquoi faut-il, hélas! que ce mot malencontreux, « mais », vienne se placer dans tous les récits, comme pour bien constater qu'il n'y a point ici-bas de bonheur complet, pas plus qu'il n'y existe de perfection absolue? — mais dans son impatience d'arriver au terme du voyage, le Savoyard avait trop présumé de ses forces; il avait fait des étapes trop longues, et quand il approcha enfin de la Savoie, le pauvre François, épuisé de fatigue, n'avancait plus que bien lentement.

Il avançait toujours, néanmoins, en dépit de ses pauvres pieds endoloris. L'air natal le ranimait. Il se disait que bientôt il verrait la chaumière paternelle. Stimulé par cette pensée, il luttait courageusement contre la souffrance; il marchait toujours, soutenu par sa force de volonté et peut-être aussi par une fièvre assez violente, provenant de l'excès de fatigue qu'il s'était imposé.

S'il est exact de dire que le moral a une grande influence sur le physique, il n'est pas moins vrai que le

physique, à son tour, influe souvent sur le moral. L'homme malade et fatigué n'a point les idées aussi riantes que l'homme frais et dispos, jouissant pleinement de ses forces et de sa santé.

Les idées de François, si joyeuses au départ, s'étaient singulièrement assombries à mesure qu'en approchant du terme de son voyage il avait senti ses forces diminuer. La radieuse vision qui lui montrait sous des couleurs si brillantes son retour au milieu des siens, avait fait place à de cruelles inquiétudes. Combien d'événements pouvaient être arrivés pendant son absence ! Il y avait trois longues années que François avait quitté le pays, et dans ce laps de temps il n'avait reçu que deux fois des nouvelles de sa famille. Encore le dernier message avait-il été apporté verbalement, — il y avait de cela plus d'une année, — par un *pays* installé depuis trois mois à Paris et ayant commencé par oublier la commission.

Des craintes qui ne s'étaient jusqu'alors jamais présentées à l'esprit du jeune Savoyard le tourmentaient maintenant sans relâche. Il se demandait s'il allait trouver la famille au complet, s'il ne verrait pas, en entrant dans la chaumière, le grand lit entouré de rideaux d'indienne occupé par quelqu'un des êtres qui lui étaient chers... La fièvre aidant, il se représentait des tableaux sinistres qui le faisaient frissonner et lui causaient une angoisse mortelle.

Alors il s'efforçait de doubler le pas pour mettre un terme à ces inquiétudes croissantes. Encore quelques heures et il arriverait. Il ne lui restait plus qu'à traverser une forêt dans laquelle, étant enfant, il était venu souvent ramasser du bois mort. Il la connaissait bien, cette forêt, il n'avait point peur de s'y égarer, oh ! non, certes ; combien de fois il y avait joué à cache-cache avec ses petits frères !

Mais elle lui semblait maintenant bien plus sombre que jadis. Il est vrai que le jour baissait. N'importe ! il était décidé à ne plus prendre un moment de repos avant d'avoir embrassé le père et la mère, et tous les

mieches. D'ailleurs, dormir, il ne l'aurait pas pu, sans doute; il était trop inquiet. Pourtant il y avait là, à gauche, près du sentier qu'il suivait, une herbe épaisse qui lui avait souvent servi de lit quand il était enfant; il y avait même, il s'en souvenait bien, de grosses pierres qui pouvaient parfaitement tenir lieu d'oreiller à un dormeur résolu... Mais non, il ne s'agissait pas de dormir, il fallait arriver, arriver le plus tôt possible.

Ses pauvres pieds, ensanglantés par la marche, se dirigeaient obstinément vers le lit d'herbe épaisse, à la gauche du sentier... Mais François ne voulait pas, et il reprenait courageusement la route de la maison paternelle, quoique la nuit fût tout à fait noire, si noire qu'il ne distinguait plus absolument rien..., rien qu'une petite lumière à la limite de la forêt.

Or cette lumière, il le savait bien, elle brillait aux vitres de sa chaumière.

Mais pourquoi de la lumière si tard? On avait donc changé toutes les habitudes d'autrefois? Jadis, il s'en souvenait, on se couchait dès qu'il faisait nuit, pour être sur pied à l'aube du jour. Encore une fois, pourquoi cette lumière?

Il avançait, il approchait toujours; il ne sentait plus ni douleur ni fatigue; il lui semblait que des mains invisibles le portaient vers cette lumière qu'il voyait maintenant distinctement, et dont il remarquait avec effroi l'éclat, plus grand que celui des chandelles de résine dont on se servait quand, par hasard, on avait recours à un système d'éclairage quelconque.

Enfin il est devant la chaumière; un murmure de voix s'échappe de l'intérieur; il lui semble entendre des sanglots... N'y tenant plus, il pousse la porte d'une main tremblante...

Il voit plusieurs personnes agenouillées : des femmes, des enfants dont les traits lui sont inconnus. Puis, sur le lit, une forme humaine, recouverte d'un drap, et dans la chambre des cierges allumés...

Nul ne paraît remarquer la présence du voyageur; et lui, il n'ose interroger ces gens qu'il ne connaît pas. Il

reste un instant indécis, et finit par s'agenouiller à son tour en murmurant à voix basse :

« Mon Dieu ! qui donc est là ? »

A ces mots plusieurs des assistants se tournent vers lui ; puis une voix d'enfant s'écrie :

« Mais c'est lui ! je t'assure que c'est le grand frère François ! »

Chose étrange ! au milieu de cette scène de tristesse et de deuil, cette petite voix claire s'élève avec un accent joyeux, et nul n'en paraît scandalisé.

François cherche en vain autour de lui la personne qui a parlé ; il entend seulement une autre voix d'enfant répondre dans ce jargon presque intelligible, et pourtant si délicieux aux oreilles d'une mère, des petits êtres qui commencent à parler :

« Ye sais pas, y'ai jamais vu grand François ; sais-tu, Jeanne ? faut tirer son bras pour l'éveiller. »

.....
A cette proposition, à peu près nettement articulée, François ouvrit brusquement les yeux.

Cette fois il crut rêver en se trouvant en pleine forêt, couché sur le lit d'herbe épaisse, la tête appuyée contre les grosses pierres, et en voyant, aux premiers rayons du soleil qui commençait à paraître, deux robustes enfants, une fillette de cinq ans tenant dans son tablier une brassée de bois mort qu'elle venait de ramasser, et un mioche de trois ans ou à peu près, qui le regardait en ouvrant démesurément la bouche, signe non équivoque d'une stupéfaction arrivée au plus haut degré.

« Tu l'es, le grand frère François, n'est-ce pas ? dit la petite quand elle s'aperçut que le voyageur avait les yeux ouverts.

— Oui, oui, répondit celui-ci encore sous l'impression de l'horrible cauchemar qu'il venait de subir. Et toi, tu es la petite sœur Jeanne, n'est-ce pas ? et ce garçon-là, c'est Jean ? Mais le père et la mère, et les autres petits, où sont-ils ?

— Tous à la maison ! fit Jeanne avec la gravité d'une personne interrogée sur des sujets importants. Mais viens,

viens vite ! Il faut aller dire que nous t'avons trouvé dans la forêt ! »

Les deux petits, le prenant chacun par une main, l'entraînèrent en courant de toute leur force.

Et, pour le coup, le pauvre voyageur oublia toute fatigue. D'abord il avait dormi longtemps, et puis la joie n'est-elle pas le plus grand guérisseur qui existe ?

Bientôt on arriva à la chaumière, et le Savoyard, qui conservait encore un reste d'inquiétude, put se convaincre par lui-même que, cette fois du moins, la réalité valait mieux que le rêve.

Il arrive si souvent qu'après un beau rêve la réalité nous apporte une cruelle déception, que le fait mérite d'être signalé.

Bientôt, la nouvelle du retour de François étant connue dans tout le hameau, ce fut à qui viendrait le voir, l'embrasser, lui dire qu'il avait grandi.

Quant à lui, courant de l'un à l'autre, parlant raison aux trois plus grands frères, jouant avec les deux petits, Jeanne et Jean, et revenant toujours aux parents, émerveillés du gain fabuleux, disait-on, qu'il avait amassé pendant ses trois ans d'exil, il ne pouvait encore chasser de sa mémoire le rêve qui l'avait tant fait souffrir. Il pensait que ce rêve pouvait être une affreuse réalité, et il répétait au fond du cœur :

« Mon Dieu ! que votre nom soit béni ! »

l'argent pour nous permettre de rester ici, et je n'ai pas d'argent. Il voulait déjà nous renvoyer pendant que papa était malade; il a été bien bon de ne pas le faire, au moins notre pauvre papa n'est pas mort dans la rue. »

Il y avait quinze jours que les deux orphelins avaient perdu leur père, leur dernier appui; et depuis ce temps le propriétaire du triste réduit qu'ils occupaient leur avait fait signifier plusieurs fois qu'ils eussent à le quitter ou à lui payer ce qu'ils lui devaient. A force de prières ils avaient obtenu quelques jours de répit, mais la portière venait de monter leur dire que, s'ils ne partaient pas au plus vite, elle les ferait mettre à la porte par son mari.

Or le mari était une espèce de colosse, dur et brutal, qui inspirait une profonde terreur aux deux enfants.

« Louis, reprit encore le plus petit, nous ferions mieux de nous en aller; j'ai peur. Dis, frère, veux-tu ? allons-nous-en. »

— Que tu es enfant, Charles, répond l'aîné; où irons-nous ? Il fait bien froid ici, mais dehors c'est encore pis. Attends jusqu'à midi, peut-être viendra-t-il un rayon de soleil, alors il fera moins froid, nous pourrons aller chez cette belle dame qui m'a donné hier son adresse en me disant qu'elle ferait mon portrait, et qu'elle nous donnerait à tous les deux à manger et des habits chauds.

— Allons-y tout de suite, j'ai grand'faim, murmura Charles d'un ton dolent.

— Petit gourmand, reprit Louis en essayant de sourire, tandis qu'une larme coulait sur sa joue pâle; tu as mangé presque tout le pain que nous avons acheté hier avec les deux sous que m'a donnés le domestique de cette dame. »

Puis, après avoir réfléchi un instant, et comme s'il eût pris un grand parti, il se leva en disant à son frère :

« Viens; il ne faut pas attendre l'arrivée de ce vilain portier. »

Tous deux descendirent en se donnant la main.

Quand ils franchirent le seuil de la porte, la concierge